

### 3. "Où est ton Dieu ?"

De tout et de tous, et aussi de nous-mêmes, vient une grande provocation que le Psaume 41 décrit bien : « Je n'ai d'autre pain que mes larmes, le jour, la nuit, moi qui chaque jour entends dire : Où est-il ton Dieu ? (...) Outragé par mes adversaires, je suis meurtri jusqu'aux os, moi qui chaque jour entends dire : Où est-il ton Dieu ? » (Ps 41,4.11).

La provocation des ennemis et des tentateurs porte précisément sur le sens de la vie. Pour quoi est-ce que tu vis ? Quel est le but de ta vie ? Qui aimes-tu plus que tout et tous ? Qui adores-tu ? Qui est « Tout » pour toi ? Et où est ce Tout auquel ton âme aspire, dont tu as si soif ? Est-il un Dieu présent, est-il un Dieu vivant, ou seulement un concept, une morale, ou un juge menaçant qui te fait marcher droit par la peur ? C'est comme la provocation des amis à l'égard de la fiancée du Cantique des cantiques : « Qu'a-t-il, ton bien-aimé, de plus qu'un autre, ô belle entre les femmes ? Qu'a-t-il, ton bien-aimé, de plus qu'un autre que tu nous adjures ainsi ? » (5,9)

La question « Où est ton Dieu ? » n'est pas une question qui nous inciterait à regarder tout autour de nous pour voir si jamais Dieu se trouvait par là, comme un objet perdu. La question « Où est ton Dieu ? » doit nous provoquer personnellement, doit provoquer un regard sur nous-mêmes, sur notre cœur. Le Bien-aimé de la « plus belle entre les femmes » du Cantique, objectivement il n'est pas dit qu'il soit meilleur ou plus beau que les autres hommes. Ce qui le rend unique, ce qui lui donne une valeur absolue, ce qui le rend le plus beau de tous, c'est l'amour de la bien-aimée, la passion avec laquelle la bien-aimée le cherche, le désire. Et c'est comme si Jésus-Christ, certainement l'homme le plus beau de l'histoire, la personne la plus précieuse de tous les temps, parce que vrai Dieu et vrai homme, c'est comme si le Fils de Dieu se soumettait, se pliait à n'avoir d'autre valeur que celle que notre amour lui reconnaît. Il a soumis sa présence, sa présence réelle, sacramentelle, et donc la possibilité pour tous de savoir où il est, où Dieu est, Il a soumis sa présence à la passion de nos yeux, de nos cœurs, à la valeur que nous lui donnons ou que nous ne lui donnons pas. C'est un mystère redoutable, parce que nous comprenons que notre prédilection pour Lui, notre regard sur Lui, est co-responsable du salut du monde.

Je pense souvent à la confession du centurion romain après la mort de Jésus. Jésus vient de mourir en buvant jusqu'à la lie la coupe du mépris absolu, de l'anéantissement total de soi. Jésus crucifié et mort n'a plus aucune valeur aux yeux des hommes, humainement il a disparu, il est réduit à néant. Il suffirait de méditer les chants du serviteur souffrant d'Isaïe. Même saint Pierre a crié qu'il ne le connaissait pas, qu'il ne savait pas qui était cet homme, comme si Jésus lui était devenu indifférent, ou au moins qu'il valait pour lui moins que la crainte en face d'une servante babillarde.

Eh bien, tout de suite après sa mort, voici qu'un païen redonne à Jésus toute sa valeur, reconnaît la valeur infinie de cet homme vidé, réduit à rien, sans honneur et sans vie : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu ! » (Mc 15,39)

Pensez à la façon dont la Vierge Marie, qui était là, a dû entendre cette confession. Elle, elle savait depuis toujours que « cet homme », vrai homme parce qu'elle l'avait

porté dans ses entrailles et mis au monde, l'avait nourri et vu grandir dans son humanité réelle, elle savait que cet homme était vrai Dieu, Fils du Père, conçu en elle par l'Esprit Saint, et elle était la seule à cette heure, près de la Croix, qui maintenait cette foi malgré tout. Et voici, dans sa solitude absolue dans la foi, elle entend l'un des soldats qui ont effectué la crucifixion exprimer haut et fort une confession de foi correspondant à sa foi très pure de Mère de Dieu. C'était même le commandant de ceux qui avaient accompli l'acte le plus horrible qu'une mère puisse s'imaginer.

Même Jean, là à côté d'elle, n'a pas pu, n'a pas su exprimer à ce moment-là une telle foi. Imaginons-nous le sursaut qu'a ressenti le cœur de Marie, quelle consolation mystérieuse elle a dû éprouver, au moment même où elle aurait dû être désespérée. En fait, même de Jean, elle n'a pas dû se sentir soutenue autant que par le cri incroyable de ce païen, de ce violent, cet homme certainement rustre au plan religieux et, qui sait à quel point, immoral, vicieux. Elle, la très pure, la plus chaste, la plus fidèle. Ce frémissement, elle a déjà dû l'éprouver 33 ans auparavant à Bethléem, lors de la visite des bergers, et déjà, cette brèche, que son Fils ouvrait là où l'humanité était la plus méconnue, l'avait remplie d'étonnement, et elle continuait à le méditer dans son cœur. Mais ici, à ce moment-là, dans cette situation, dans cette douleur, en cet homme-là, le mystère était total, le silence total, et pourtant, justement pour cela, plein d'un tout nouvel espoir, comme si tout d'un coup, de la Croix surgissait l'aube d'un nouveau jour, de temps nouveaux, d'un renouveau impossible de l'humanité. La nouveauté qui triomphe du monde, la foi au Christ, a commencé immédiatement, a coulé immédiatement de la Croix. Et Marie l'a entendue, vue et accueillie par un païen, par un de ceux qui avaient tué son Fils. Marie a vu ressusciter d'un païen l'estime de la valeur absolue de son Fils, au moment même où cette valeur était désormais totalement annulée.

On peut dire la même chose du larron qui reconnaît que Jésus est le Roi de l'univers qui peut le sauver au-delà de la mort (cf. Lc 23,42-43). En lui aussi, Marie a entendu vibrer sa propre foi.

Mais même avant, tout au long de la vie, en particulier de la vie publique, c'est comme si la valeur de Jésus, la reconnaissance de sa divinité, venait toujours des plus misérables, des plus petits. La foi des petits, la foi de la Cananéenne, la foi de l'hémorroïsse, la foi du centurion, du larron, des publicains et des prostituées, a donné au Christ sa valeur, a permis au Christ d'affirmer sa valeur totale, divine. La foi des petits est la réponse à la question « Où est-il, ton Dieu ? », et c'est une réponse qui n'explique pas, mais qui indique, qui montre ; c'est une réponse qui conduit à Lui, et permet ainsi à d'autres de Le trouver, de savoir où est le Dieu vivant, et donc de le rencontrer et d'être avec Lui, pour prouver aux autres qu'Il est tout.

Ces choses doivent devenir un travail de conscience sur nous-mêmes, de conscience de nous-mêmes par rapport au Christ, pour retrouver la vocation chrétienne et monastique fondamentale qui est de préférer Celui qui nous préfère, de choisir Celui qui nous a choisis, d'appartenir à Celui qui s'est fait « nôtre », qui nous appartient, qui est, précisément, *notre* Dieu, *notre* bien-aimé, même si nous lui sommes tellement infidèles.